



Émile Nelligan

Émile Nelligan est né à Montréal. Son père, d'origine irlandaise, est employé des postes et sa mère, Émilie-Amanda Hudon, est la fille du premier maire de Rimouski. En 1896, Nelligan étudie au Collège Sainte-Marie où il obtient des résultats médiocres. Mais la même année, il publie dans *Le Samedi* son premier poème intitulé *Rêve fantasque*, sous le pseudonyme d'Émile Kovar. En février 1897, grâce à son ami le poète Arthur de Bussières, il entre à l'École littéraire de Montréal où il récite ses premières poésies. Il a souvent des altercations avec son père, qui voudrait qu'il oublie sa vie vagabonde pour exercer une profession.

Nelligan fait alors une courte expérience de marin, puis de commis-comptable. Il retournera finalement à la vie de bohème. Il revient à l'École littéraire de Montréal et participe à quatre séances publiques qu'on y organise. À l'occasion de la dernière séance publique du 26 mai 1899, il récite *La Romance du vin*. Ce jour-là, le poète connaît une sorte d'apothéose. Le 9 août de la même année, à l'âge de vingt ans, Nelligan est admis à la retraite Saint-Benoît, atteint, croient certains, de schizophrénie. En 1925, il est transféré à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu où il mourra. Grâce à son ami Louis Dantin (→ p. 84), la première édition de ses poèmes connus paraît en février 1904, sous le titre *Émile Nelligan et son œuvre*. En novembre 1952, on publie chez Fides la première édition des *Poésies complètes* du poète.

1879-1941

▲ Portrait : Émile Nelligan (Montréal, Archives nationales du Québec, P97, P4162).

Poésies complètes, 1896-1941 — 1952

Clair de lune intellectuel

Ce poème a été publié pour la première fois le 24 juin 1900 dans le journal Les Débats. Il apparaît dans la neuvième division intitulée « Se savoir poète » du recueil Poésies complètes.

Ma pensée est couleur de lumières lointaines,
Du fond de quelque crypte aux vagues profondeurs.
Elle a l'éclat parfois des subtiles verdureurs
D'un golfe où le soleil abaisse ses antennes.

5 En un jardin sonore, au soupir des fontaines,
Elle a vécu dans les soirs doux, dans les odeurs ;
Ma pensée est couleur de lumières lointaines,
Du fond de quelque crypte aux vagues profondeurs.

Elle court à jamais les blanches prétentaines,
10 Au pays angélique où montent ses ardeurs,
Et, loin de la matière et des brutes laideurs,
Elle rêve l'essor aux célestes Athènes.

Ma pensée est couleur de lunes d'or lointaines.

NELIGAN, Émile, *Poésies complètes, 1896-1941*,
Montréal, Bibliothèque québécoise, 1992, p. 210.

ΑΙΣΘΗΤΗΣ¹

À George Vanier

Tiré du recueil Le Paon d'émail (1911), ce sonnet représente l'esthétique de Paul Morin, épris de beauté et d'exotisme comme les poètes parnassiens français.

Celui qui sait l'orgueil des strophes ciselées,
Le rythme et la douceur du vers harmonieux,
Et, comme un émailleur de vases précieux,
Gemme de rimes d'or ses cadences ailées ;

5 Celui qui n'a jamais de prières zélées
Qu'à l'autel de la Muse et qu'aux temples des dieux,
Et, consacrant son être au plaisir studieux,
Ne cherche que la paix des fécondes veillées ;

Celui-là seul connaît le but essentiel,
10 Son cœur toujours tranquille est pur comme le ciel,
Le silence nocturne est son plus cher asile ;
Et, ne vivant que pour l'éternelle Beauté,

Il tient de la nature innombrable et subtile
Le secret de la belle impassibilité.

MORIN, Paul, *Œuvres poétiques*, coll. « du Nénuphar »,
Montréal, Fides, 1961, p. 80.

1. *Aisthētēs*, mot grec signifiant
« esthète » : personne qui affecte le
culte de la beauté formelle.

LECTURE MÉTHODIQUE (*Clair de lune intellectuel*)

1. Observez la disposition des vers et leurs rimes. Citez les vers qui se répètent. Quel rapport entretiennent-ils avec le thème ? Quelle forme poétique ancienne utilise une telle disposition de vers ?
2. Établissez le champ lexical de chacun des termes suivants : vue, odorat, ouïe. Lequel de ces sens le poète met-il le plus en valeur ? Y a-t-il correspondance avec le titre du poème ? De quelle manière ?

LECTURE COMPARÉE

1. Les poèmes intitulés *Clair de lune intellectuel* et ΑΙΣΘΗΤΗΣ présentent l'esthétique de leurs auteurs. Observez-en la forme : longueurs des vers et rimes utilisées. Notez les ressemblances et les différences entre les deux poèmes.
2. Comparez maintenant les deux textes du point de vue de la thématique. Quelle conception de la poésie trouvez-vous dans chacun ? À quels mouvements littéraires français rattacheriez-vous ces textes ?

Poésies complètes, 1896-1941 — 1952

La Romance du vin

Le 10 juin 1899, le journaliste De Marchy écrit dans Le Monde illustré : « M. Nelligan est un peu sorti du genre où je m'imaginai qu'il confinait ses rêveries ». En réponse à cette critique, Nelligan compose le poème qui suit.

Tout se mêle en un vif éclat de gaité verte.
Ô le beau soir de mai ! Tous les oiseaux en chœur,
Ainsi que les espoirs naguères à mon cœur,
Modulent leur prélude à ma croisée ouverte.

5 Ô le beau soir de mai ! le joyeux soir de mai !
Un orgue au loin éclate en froides mélodées ;

Et les rayons, ainsi que de pourpres épées,
Percent le cœur du jour qui se meurt parfumé.

ne irlandaise,
Hudon, est la
gan étudie au
diocres. Mais
r poème inti-
le Kovar. En
e Bussières, il
es premières
, qui voudrait
e profession.
is de commis-
t à l'École lit-
y organise. À
e *La Romance*
t de la même
lenoit, atteint
'hôpital Saint-
f), la première
Émile Nelligan
re édition des

ans le journal
savoir poète »

es, 1896-1941,
, 1992, p. 210.



1880-1913

▲ Portrait : Louis Hémon (Péribonka, Musée Louis-Hémon).

1. Journaliste et critique, membre fondateur de l'École littéraire de Montréal. Son œuvre intitulée *La Renanche de Maria Chapdelaine* a été couronnée par l'Académie française en 1937.

Louis Hémon

Né d'une famille bretonne, Louis Hémon quittera l'Europe le jour de son trente et unième anniversaire. Auparavant, il fait ses études aux lycées Montaigne et Louis-le-Grand de Paris. En 1901, il obtient à la Sorbonne une licence en droit et une autre en langues orientales. Après son service militaire, il part pour Londres. De là, il collabore à différentes revues françaises et écrit quelques romans. Abandonnant sa fille (Lydia-Kathleen) et sa compagne (Lydia O'Kelley), il s'embarque pour le Québec en 1911. Il demeure peu de temps dans les grandes villes, puis se rend au lac Saint-Jean. Il y rédige son fameux roman *Maria Chapdelaine*. Ce n'est qu'après sa mort survenue à Chapeau (Ontario) que l'œuvre paraît, d'abord sous forme de feuilleton dans le journal français *Le Temps* (1914). Elle est ensuite éditée en 1916 à Montréal grâce à Louvigny de Montigny¹, et finalement publiée en France chez Grasset en 1921. Les nombreuses péripéties qui entourent la publication du roman font ressortir le caractère peu habituel de la situation : Hémon, auteur français, a écrit le roman canadien-français le plus vendu de son époque.

Maria Chapdelaine — 1916

« Au pays de Québec rien ne doit mourir
et rien ne doit changer... »

Au début du siècle, dans un lointain territoire de colonisation, plusieurs possibilités s'offrent à Maria : partager la vie aventureuse d'un coureur des bois, la vie raisonnable de « ces paysans venus de France qui avaient continué sur le sol nouveau leur idéal d'ordre et de paix », ou opter pour la vie trépidante que promettent les grandes villes américaines. Maria choisit l'aventure, mais la mort de François Paradis l'oblige à revoir son choix. Maintenant, elle doit choisir entre le mirage des villes, incarné par Lorenzo Surprenant, et le dur laboureur qu'elle devrait fournir pour se faire une bonne terre avec Eutrope Gagnon.

Maria frissonna ; l'attendrissement qui était venu baigner son cœur s'évanouit ; elle se dit une fois de plus : « Tout de même... c'est un pays dur, icitte. Pourquoi rester ? »

Alors une troisième voix plus grande que les autres s'éleva dans le silence : la voix du pays de Québec, qui était à moitié un chant de femme et à moitié un sermon de prêtre.

Elle vint comme un son de cloche, comme la clameur auguste des orgues dans les églises, comme une plainte naïve et comme le cri perçant et prolongé par lequel les bûcherons s'appellent dans les bois. Car en vérité tout ce qui fait l'âme de la province tenait dans cette voix : la solennité chère du vieux culte, la douceur de la vieille langue jalousement gardée, la splendeur et la force barbare du pays neuf où une racine ancienne a retrouvé son adolescence.

Elle disait : « Nous sommes venus il y a trois cents ans, et nous sommes restés... Ceux qui nous ont menés ici pourraient revenir parmi nous sans

sur toile, 62,2 × 91,4 cm ;

versements politiques
autres mains, les mois-
urait plus que des ron-
u tort à la terre ? Elle
véc de la cultiver pour
ses herbes y poussaient,
terre n'entre pas dans
nous que des fourmis,

qu'on souffre et tout ce
rhants, la vermine san-
t la terre. Seulement,
voissons, la grêle qui les
il est possible qu'il faille
t-ce que notre malheur
se moque bien de nous,
el terrible et de chaque
nous sortons et où nous
ntinuellement de la vie
os misères.

roula dans le crâne de
ompiers de Bazeches-le-
cet appel, brusquement,
ie, avec ses chevaux, ses
nglait ! Ah ! bon sang !
ndrait, la vieille terre de

regards des deux fosses,
e les semeurs emplissaient
un poussait de la terre.
Poche, 1972, p. 500-501.

amertume et sans chagrin, car s'il est vrai que nous n'avons guère appris, assurément nous n'avons rien oublié.

Nous avons apporté d'outre-mer nos prières et nos chansons : elles sont toujours les mêmes. Nous avons apporté dans nos poitrines le cœur des hommes de notre pays, vaillant et vif, aussi prompt à la pitié qu'au rire, le cœur le plus humain de tous les cœurs humains : il n'a pas changé. Nous avons marqué un plan du continent nouveau, de Gaspé à Montréal, de Saint-Jean-d'Iberville à l'Ungava, en disant : ici toutes les choses que nous avons apportées avec nous, notre culte, notre langue, nos vertus et jusqu'à nos faiblesses deviennent des choses sacrées, intangibles et qui devront demeurer jusqu'à la fin.

Autour de nous des étrangers sont venus, qu'il nous plaît d'appeler les barbares ; ils ont pris presque tout le pouvoir ; ils ont acquis presque tout l'argent ; mais au pays de Québec rien n'a changé. Rien ne changera, parce que nous sommes un témoignage. De nous-mêmes et de nos destinées, nous n'avons compris clairement que ce devoir-là : persister... nous maintenir... Et nous nous sommes maintenus, peut-être afin que dans plusieurs siècles encore le monde se tourne vers nous et nous dise : Ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir... Nous sommes un témoignage.

C'est pourquoi il faut rester dans la province où nos pères sont restés, et vivre comme ils ont vécu, pour obéir au commandement inexprimé qui s'est formé dans leurs cœurs, qui a passé dans les nôtres et que nous devons transmettre à notre tour à de nombreux enfants : Au pays de Québec rien ne doit mourir et rien ne doit changer... »

L'immense nappe grise qui cachait le ciel s'était faite plus opaque et plus épaisse, et soudain la pluie recommença à tomber, approchant encore un peu l'époque bénie de la terre nue et des rivières délivrées. Samuel Chapdelaine dormait toujours, le menton sur sa poitrine, comme un vieil homme que la fatigue d'une longue vie dure aurait tout à coup accablé. Les flammes de deux chandelles fichées dans le chandelier de métal et dans la coupe de verre vacillaient sous la brise tiède, de sorte que des ombres dansaient sur le visage de la morte et que ses lèvres semblaient murmurer des prières ou chuchoter des secrets.

Maria Chapdelaine sortit de son rêve et songea : « Alors je vais rester ici... de même ! » car les voix avaient parlé clairement et elle sentait qu'il fallait obéir. Le souvenir de ses autres devoirs ne vint qu'ensuite, après qu'elle se fût résignée, avec un soupir. Alma-Rose était encore toute petite ; sa mère était morte et il fallait bien qu'il restât une femme à la maison. Mais en vérité c'étaient les voix qui lui avaient enseigné son chemin.

La pluie crépitait sur les bardeaux du toit, et la nature heureuse de voir l'hiver fini envoyait par la fenêtre ouverte de petites bouffées de brise tiède qui semblaient des soupirs d'aise. À travers les heures de la nuit Maria resta immobile, les mains croisées dans son giron, patiente et sans amertume, mais songeant avec un peu de regret pathétique aux merveilles lointaines qu'elle ne connaîtrait jamais et aussi aux souvenirs tristes du pays où il lui était commandé de vivre ; à la flamme chaude qui n'avait caressé son cœur que pour s'éloigner sans retour, et aux grands bois emplis de neige d'où les garçons téméraires ne reviennent pas.

HÉMON, Louis, *Maria Chapdelaine*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1990, p. 193-195.

LECTURE MÉTHODIQUE

1. Faites ressortir, par l'étude des champs lexicaux, les thèmes de la permanence, de la persistance et de l'identité.
2. En tenant compte du contexte sociohistorique, comment expliquer que la troisième voix dont parle l'auteur soit « à moitié un chant de femme et à moitié un sermon de prêtre » ?
3. Que nous apprend l'étude des pronoms personnels utilisés par cette voix ?
4. Faites l'étude de la description (espace intérieur, espace extérieur) que l'on trouve aux lignes 40 à 48. Relevez-y les figures de style significatives.

VERBES LA DISSERTATION

1. Montrez que la dernière phrase de cet extrait résume tout ce qui s'offre à Maria.
2. Montrez comment le choix de Maria s'inscrit plutôt dans le désir de persister en cette terre de Québec que dans la lignée traditionnelle du devoir filial.



Hector de Saint-Denys Garneau

1912-1943

▲ Portrait : *Hector de Saint-Denys Garneau* (Montréal, Bibliothèque nationale du Québec).

Arrière-petit-fils de l'historien François-Xavier Garneau, Hector de Saint-Denys Garneau est né à Montréal. Il passe son enfance au manoir familial de Sainte-Catherine-de-la-Jacques-Cartier. Il entreprend des études classiques au Collège Sainte-Marie et au Collège Loyola. Il suit aussi des cours de peinture à l'École des beaux-arts de Montréal. Il gagne des concours de poésie en 1925 et 1928. Pour des raisons de santé, il abandonne ses études en 1934. La même année, il expose des peintures à la Galerie des arts de Montréal et devient membre fondateur de *La Relève*. Trois années plus tard paraît *Regards et Jeux dans l'espace*, son premier recueil de poèmes. Peu après, Saint-Denys Garneau passe quelques semaines en France, puis se retire dans le silence et le recueillement jusqu'à sa mort.

Regards et Jeux dans l'espace — 1937

Accompagnement

Ce poème, le dernier du recueil Regards et Jeux dans l'espace, présente le thème de l'accompagnement qui aboutit à une scission entre le moi dépendant et le moi libéré.

Je marche à côté d'une joie
D'une joie qui n'est pas à moi
D'une joie à moi que je ne puis pas prendre

5 Je marche à côté de moi en joie
J'entends mon pas en joie qui marche à côté de moi
Mais je ne puis changer de place sur le trottoir
Je ne puis pas mettre mes pieds dans ces pas-là et dire voilà c'est moi

Je me contente pour le moment de cette compagnie
10 Mais je machine en secret des échanges
Par toutes sortes d'opérations, des alchimies,
Par des transfusions de sang
Des déménagements d'atomes par des jeux d'équilibre

Afin qu'un jour, transposé,
15 Je sois porté par la danse de ces pas de joie
Avec le bruit décroissant de mon pas à côté de moi
Avec la perte de mon pas perdu s'étiolant à ma gauche
Sous les pieds d'un étranger qui prend une rue transversale.

GARNEAU, Hector de Saint-Denys, *Regards et Jeux dans l'espace*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1993, p. 85.

LECTURE MÉTHODIQUE

1. Dans le poème, observez le « je » et le « moi ». Qui représentent-ils ?
2. Qu'est-ce que la redondance et la répétition ? Relevez des exemples de chaque procédé. Quel est l'effet recherché ?
3. Quelle est la chute du poème ? Qui serait cet étranger dont il est question ?



Gaston Miron

Gaston Miron est né à Sainte-Agathe-des-Monts (Terrebonne). Après des études chez les Frères du Sacré-Cœur, il s'établit à Montréal en 1947. Il suivra des cours de sciences sociales à l'Université de Montréal jusqu'en 1950. En 1953, il fonde les éditions de l'Hexagone avec des amis, puis entre aux éditions Beauchemin l'année suivante. Entre 1959 et 1960, Miron prend des cours d'arts graphiques à l'école Estienne, à Paris. De retour à Montréal, il travaille chez Fomac ltée-HMH jusqu'en 1965. Pendant ce temps, il s'adonne à la poésie et publie dans des revues. Il signe en 1970 *L'Homme rapaillé*, qui lui vaut de nombreux prix au Québec et en Europe. Il enseignera la littérature à l'École nationale de théâtre de Montréal jusqu'en 1978.

Né en 1928

▲ Portrait : Gaston Miron ; photo Josée Lambert, Ponopresse Internationale inc.

Par la suite, il s'occupe d'édition et collabore au *Devoir*. En 1984 et 1985, Miron fait

de nombreux séjours en Europe. Il préside la fondation Émile-Nelligan en 1986. Depuis 1993, il est directeur littéraire aux éditions TYPO.

L'Homme rapaillé — 1970

Le damned Canuck

Ce poème est extrait de « *La Batêche* », l'un des cycles qui composent le recueil *L'Homme rapaillé*. Miron y présente l'homme « agonique » qui, conscient de son aliénation, crie sa misère.

1 nous sommes nombreux silencieux raboteux rabotés
dans les brouillards de chagrin crus
à la peine à piquer du nez dans la souche des misères
un feu de mangeoire aux tripes
5 et la tête bon dieu, nous la tête
un peu perdue pour reprendre nos deux mains
ô nous pris de gel et d'extrême lassitude

la vie se consume dans la fatigue sans issue
la vie en sourdine et qui aime sa complainte
10 aux yeux d'angoisse travestie de confiance naïve
à la rétine d'eau pure dans la montagne natale
la vie toujours à l'orée de l'air
toujours à la ligne de flottaison de la conscience
au monde la poignée de porte arrachée

15 ah sonnez crevez sonnailles de vos entrailles
riez et sabrez à la coupe de vos privilèges
grands hommes, classe écran, qui avez fait de moi
le sous-homme, la grimace souffrante du cro-magnon
l'homme du cheap way, l'homme du cheap work
20 le damned Canuck

seulement les genoux seulement le ressaut pour dire

MIRON, Gaston, *L'Homme rapaillé*, Montréal,

© TYPO, 1993, p. 75.

LECTURE MÉTHODIQUE

1. Chacune des strophes du poème touche trois domaines de l'homme : son être, sa vie, son aliénation. Relevez l'image du personnage présenté dans le texte.
2. La troisième strophe semble inachevée parce que le vingtième vers est incomplet. Pourquoi le dernier vers est-il isolé ? Vient-il expliquer cette fin abrupte ?



Marie-Claire Blais

Marie-Claire Blais est née dans la paroisse Saint-Fidèle, à Québec. La situation financière de sa famille l'oblige à abandonner très tôt ses études pour aller travailler. Grâce à quelques cours suivis à l'Université Laval et aux encouragements de certains maîtres, Blais publie son premier roman, *La Belle Bête*, en 1959. Une bourse octroyée par la fondation Guggenheim lui permet de se consacrer à l'écriture. Elle s'installe alors à Cape Cod, dans le Massachusetts. Lorsque paraît *Une saison dans la vie d'Emmanuel* en 1965, le livre est aussitôt salué par la critique. L'année suivante, l'œuvre est consacrée par le prix France-Canada et le prix Médicis. Plusieurs écrits suivront : romans, récits, pièces de théâtre. L'auteure est reconnue tant au Canada qu'à l'étranger ; tous ses romans sont traduits en anglais. Blais recevra de nombreuses récompenses dont le prix Athanase-David, en 1982, pour l'ensemble de son œuvre. Dix ans plus tard, elle est élue à l'Académie royale de langue et de littérature française de Belgique.

Née en 1939

▲ Portrait : Marie-Claire Blais, photographiée par Daniel Kieffer.

Une saison dans la vie d'Emmanuel — 1965

« La récompense, c'était moi... »

D'après Jacques Chessex, *Une saison dans la vie d'Emmanuel* représente, malgré sa critique acerbe de la religion, « l'illusion d'une parfaite cosmogonie : un ciel, une terre où se damner, sous nos pieds les flammes de l'Enfer ». C'est sur cette terre que naît Emmanuel, et que vit Jean Le Maigre, le narrateur de l'extrait suivant.

1. *La Nouvelle Revue française*, n° 168, 1966, p. 1093-1094.

Dès ma naissance, j'ai eu le front couronné de poux ! Un poète, s'écrie mon père, dans un élan de joie. Grand-Mère, un poète ! Ils s'approchèrent de mon berceau et me contemplèrent en silence. Mon regard brillait déjà d'un feu sombre et tourmenté. Mes yeux jetaient partout dans la chambre des flammes de génie. « Qu'il est beau, dit ma mère, qu'il est gras, et qu'il sent bon ! Quelle jolie bouche ! Quel beau front ! » Je bâillai de vanité, comme j'en avais le droit. Un front couvert de poux et baignant dans les ordures ! Triste terre ! Rentrées des champs par la porte de la cuisine, les Muses aux grosses joues me voilaient le ciel de leur dos noirci par le soleil. Aïe, comme je pleurais, en touchant ma tête chauve...

Je ne peux pas penser à ma vie sans que l'encre coule abondamment de ma plume impatiente.

Tuberculos Tubercolorum, quel destin misérable pour un garçon doué comme toi, oh ! le maigre Jean, toi que les rats ont grignoté par les pieds...

Pivoine est mort

Pivoine est mort

À table tout le monde

Mais heureusement, Pivoine était mort la veille et me cédait la place, tranquillement. Mon pauvre frère avait été emporté par l'épi... l'api... l'apoc...

Blais

Saint-Fidèle, à lige à abandon-
 âce à quelques
 ements de cer-
 , *La Belle Bête*,
 Guggenheim lui
 nstalle alors à
 irait *Une saison*
 itôt salué par la
 ée par le prix
 écrits suivront :
 au Canada qu'à
 cevra de nom-
 our l'ensemble
 ale de langue et

1965

représente, mal-
 cosmogonie : un
 nfer ». *C'est sur*
 arrateur de l'ex-

Un poète, s'écria
 poète ! Ils s'ap-
 ce. Mon regard
 nt partout dans
 a mère, qu'il est
 ont ! » Je bâillais
 oux et baignant
 porte de la cui-
 ir dos noirci par
 ve...
 bondamment de

un garçon doué
 é par les pieds...

édait la place, très
 . l'api... l'apoca-

20 lypse... L'épilepsie quoi, quelques heures avant ma naissance, ce qui permit à tout le monde d'avoir un bon repas avec M. le Curé après les funérailles.

Pivoine retourna à la terre sans se plaindre et moi j'en sortis en criant. Mais non seulement je criais, mais ma mère criait elle aussi de douleur, et pour recouvrir nos cris, mon père égobergeait joyeusement un cochon dans
 25 l'étable ! Quelle journée ! Le sang coulait en abondance, et dans sa petite boîte noire sous la terre, Pivoine (Joseph-Aimé) dormait paisiblement et ne se souvenait plus de nous.

– Un ange de plus dans le ciel, dit M. le Curé. Dieu vous aime pour vous punir comme ça !

30 Ma mère hochait la tête :

– Mais, M. le Curé, c'est le deuxième en une année.

– Ah ! Comme Dieu vous récompense, dit M. le Curé.

M. le Curé m'a admiré dès ce jour-là. La récompense, c'était moi. Combien on m'avait attendu ! Combien on m'avait désiré ! Comme on
 35 avait besoin de moi ! J'arrivais juste à temps pour plaire à mes parents. « Une bénédiction du ciel », dit M. le Curé.

Il est vert, il est vert

Maman, Dieu va nous le prendre

Lui aussi.

40 – Héloïse, dit M. le Curé, mangez en paix, mon enfant. La petite Héloïse avait beaucoup pleuré sur la tombe de Pivoine et ses yeux étaient rouges, encore.

– Elle est trop sensible, dit M. le Curé en lui caressant la tête. Il faut qu'elle aille au couvent.

45 – Mais comme il est vert, dit Héloïse, se tortillant sur sa chaise pour mieux me regarder. Vert comme un céleri, dit Héloïse.

M. le Curé avait vu le signe du miracle à mon front.

– Qui sait, une future vocation ? Les oreilles sont longues, il sera intelligent. Très intelligent.

50 – L'essentiel, c'est de pouvoir traire les vaches et couper le bois, dit mon père, sèchement.

Joseph-Aimé est mort

Joseph-Aimé est mort.

dit ma mère. Et elle se moucha à grand bruit.

55 – Consolerez-vous en pensant au futur, dit M. le Curé. Ne regardez pas en arrière. Cet enfant-là va rougir avant de faire son premier péché mortel, je vous le dis. Et pour les péchés, je m'y connais, celui-ci, Dieu lui pardonne, il en commettra beaucoup.

BLAIS, Marie-Claire, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, coll. « Boréal compact », Montréal, Boréal, 1991, p. 63-65.

LECTURE MÉTHODIQUE

1. Quel rôle le Curé joue-t-il dans cet extrait ? Montrez l'ironie qu'affiche Blais lorsqu'elle brosse le portrait du représentant de l'omnipotent clergé.
2. Quel type de narrateur rencontre-t-on dans le texte ? Quelles conséquences ce choix aura-t-il ? Montrez que cela contribue à accentuer la tonalité comique que l'auteure semble privilégier.

VERS LA DISSERTATION

Certains voient chez Blais une reprise de l'univers impitoyable d'Albert Laberge (→ p. 104). Commentez cette perception.



Réjean Ducharme

Réjean Ducharme est né à Saint-Félix-de-Valois. Après ses études à Berthierville, puis à l'École polytechnique de Montréal, il entre dans l'aviation canadienne. Il voyagea pendant trois ans à travers le Canada, les États-Unis et le Mexique. De retour au Québec, il exerce de nombreux métiers avant de publier en 1966 son premier roman, *L'Avalée des avalés*, pour lequel il remporte le prix du Gouverneur général. L'année suivante, Ducharme présente deux pièces de théâtre, *Le Cid Maghané*, ainsi que *Ines Pérée* et *Inat Tendu sur la terre*. Deux romans suivent, puis il signe *La Fille de Christophe Colomb*, un roman en vers. Plus tard, il produit le scénario de deux films : *Les Bons*

Né en 1941

▲ Portrait : Réjean Ducharme ; photo Canapress.

Débarras (1978) et *Les Beaux Souvenirs* (1981). En 1991, l'auteur reçoit le prix Alexandre-Vialatte, le prix Molson et le prix David pour son roman *Dévadé*. En 1994, Ducharme signe *Va savoir* et, fidèle à ses habitudes, n'accorde aucune entrevue, demeurant invisible.

L'Avalée des avalés — 1966

« Mon père, je m'accuse... »

Bérénice Einberg, en compagnie de Chamomor — c'est ainsi qu'elle surnomme sa mère —, va accueillir son frère Christian à son retour de pension. Bérénice est jalouse depuis que Mingrêlie, une cousine, aime Christian.

- C'est vendredi. Chamomor et Trois m'attendent dans la jeep pleine de neige. Je claque la porte sur le nez de dame Ruby, cours, oublie Constance Chlore, embarque ; et nous allons attendre Christian à la gare. Je reconnais à son échine courbée et à son regard fuyant que Christian n'a pas encore réussi à se confesser de ses péchés de luxure.
- 5 — Ça ne va pas encore, mon petit bonhomme ?
Une fois de plus, Chamomor interroge vainement Christian sur la nature de sa mauvaise mine.
- 10 — Montre un peu ta langue ! Lui commande-t-elle cavalièrement.
D'une façon piteuse, il extériorise un peu sa langue.
— Rien là ! décide Chamomor, examinant le bout de langue.
Elle lui écarquille les paupières d'un oeil, puis les paupières de l'autre.
— Rien sur la langue, rien dans les yeux, rien au front ; c'est dur à dire. Je l'ai : c'est un chagrin d'amour. En aimerais-tu une autre que moi ?
- 15 Les oreilles de Christian s'empourprent. Faisant la femme fatale, Chamomor porte une jambe en avant, se met les mains sur les hanches, bombe la poitrine, secoue sa crinière.
— Qu'est-ce qu'elle a que je n'ai pas ? jette-t-elle du haut de ses beaux yeux bleus tristes.
- 20 Avec ceci et d'autres bouffonneries, elle finit par susciter en Christian la gaieté qu'elle veut de lui. Et, pendant que rassurée elle l'embrasse, Trois sème la terreur parmi les voyageurs qui arrivent et les voyageurs qui partent. Semer la terreur est le moins qu'on puisse dire, Trois-moi ! Plusieurs grimpent après

irme

ois. Après ses
e de Montréal,
ndant trois ans
. De retour au
nt de publier
pour lequel il
nnée suivante,
: *Cid Maghané*,
ix romans sui-
, un roman en
films : *Les Bons*
r reçoit le prix
oman *Dévadé*.
ccorde aucune

elle surnomme
sion. *Bérénice*

jeep pleine de
cours, oublie
stian à la gare.
e Christian n'a

hristian sur la
rement.

ue.
es de l'autre.
est dur à dire.
que moi ?

femme fatale,
ur les hanches,
it de ses beaux

en Christian la
asse, Trois sème
parent. Semer
grimpent après

les murs. Plusieurs cardiaques passeront Trois mois à l'hôpital. 25 c'est pire que la guerre de Troie. Nous descendons dans les caves. taillons un passage dans les ténèbres de la crypte abandonnée. nous asseoir l'un en face de l'autre dans la clinique des rats, égal donnée. Comme tous les samedis depuis un mois et demi, nous la répétition générale de « La Confession des péchés que Christia

30 Mingrêlie ».

– Mon père, je m'accuse d'avoir embrassé ma cousine sur la bouche cinq fois. Répète. Ferme les yeux et répète. Quand on a les yeux fermés, on est seul. Si tu te fermes les yeux au confessionnal, il n'y aura personne. Répète : Mon père, je m'accuse...

35 Docilement comme tout, Christian se serre les paupières et répète.

– Mon père, je m'accuse d'avoir embrassé Mingrê... ma cousine sur la bouche cinq fois.

– Mon père, je m'accuse d'avoir vu ma cousine presque toute nue une fois.

40 C'est inutile !
– Mon père, je m'accuse d'avoir vu ma cousine... Je ne pourrai jamais !

– Tu es seul au monde, Christian. Tu es le seul être humain du monde. De qui as-tu donc peur ? Mon père, je m'accuse d'avoir eu de mauvaises pensées au sujet de ma cousine treize fois. Vas-y, Christian. Ce n'est que moi. N'aie pas peur. Il n'y a personne.

45 – Mon père, je m'accuse d'avoir eu de mauvaises pensées au sujet de ma cousine treize fois. Tu as raison, Bérénice. Je suis seul. Je ne peux compter sur personne que moi. Si je ne me confesse pas de ces saletés, personne ne le fera à ma place, personne n'ira en enfer à ma place. Mon père, je m'accuse d'avoir reçu la communion en état de péché mortel sept 50 fois... Il ne me donnera jamais l'absolution. Je ne pourrai jamais. C'est inutile.

– Je suis sûre qu'il te donnera l'absolution. N'est-ce pas toi qui m'as dit que le Christ a racheté tous les péchés du monde en mourant sur la croix ?

– Ça n'empêche pas qu'il y en a qui ne reçoivent pas l'absolution.

55 – Christian Einberg, tu m'as dit toi-même que Dieu ne refuse son pardon qu'à ceux qui n'ont pas de repentir. Ce n'est pas ton cas. Tu as tellement de repentir que tu en deviendras fou à la longue. Tu te compliques l'existence à plaisir.

60 – Tu ne sais pas tout. Je te cache des péchés encore plus écœurants que ceux que je t'ai dits.

– Dis-moi tout, Christian ! Si tu es encore si malheureux, c'est justement parce que tu ne m'as pas tout dit. Vide ton cœur. Donne à petite sœur. Ton cœur sera si léger quand il sera vide. Tu en as trop lourd. Donne à ta petite sœur. Donne. Emplis ses bras inutiles. Je m'assois par terre aux pieds de 65 Christian. Je prends ses jambes dans mes bras, y presse ma tête. Tout à coup je sens mon cœur plein de cynisme. Tout à coup je le sens plein de fraternité, de tendresse, de miséricorde.

– Et puis, Mingrêlie était si belle. À ta place, je serais fier de mon coup, je me vanterais. Je courrais à confesse. Et, au lieu de dire au prêtre : Mon 70 père, je m'accuse... je lui dirais : Mon père, je me félicite... Tu te trouves ignoble. Si tu veux le savoir : je te trouve chanceux. Ce n'est pas donné à n'importe quel garçon de pouvoir embrasser sur la bouche une aussi belle fille que Mingrêlie. Je suis si laide. Ça ne me fait rien. Je n'ai pas besoin d'être belle, je suis ta sœur... Shhhh !... Écoute... Écoute... J'entends des 75 pas... Quelqu'un vient...

Christian entend les pas. Il rougit, devient nerveux, cherche à retirer ses jambes de sous ma tête. Je lui résiste : j'étreins ses jambes avec plus de force,

arme

ois. Après ses
je de Montréal,
ndant trois ans
e. De retour au
ant de publier
s, pour lequel il
année suivante,
e *Cid Maghané*,
ux romans sui-
b, un roman en
films : *Les Bons*
ur reçoit le prix
roman *Dévadé*.
accorde aucune

qu'elle surnomme
ension. *Bérénice*

la jeep pleine de
y, cours, oublie
ristian à la gare.
ue Christian n'a

Christian sur la
ièrement.

ngue.
ères de l'autre.
; c'est dur à dire.
e que moi ?
a femme fatale,
sur les hanches,

aut de ses beaux
er en Christian la
brasse, Trois sème
qui partent. Semer
urs grimpent après

les murs. Plusieurs cardiaques passeront Trois mois à l'hôpital. En un mot, c'est pire que la guerre de Trois. Nous descendons dans les caves. Nous nous taillons un passage dans les ténèbres de la crypte abandonnée. Nous allons nous asseoir l'un en face de l'autre dans la clinique des rats, également abandonnée. Comme tous les samedis depuis un mois et demi, nous procédons à la répétition générale de « La Confession des péchés que Christian a faits avec

30 Mingrêlie ».
– Mon père, je m'accuse d'avoir embrassé ma cousine sur la bouche cinq fois. Répète. Ferme les yeux et répète. Quand on a les yeux fermés, on est seul. Si tu te fermes les yeux au confessionnal, il n'y aura personne. Répète : Mon père, je m'accuse...

35 Docilement comme tout, Christian se serre les paupières et répète.
– Mon père, je m'accuse d'avoir embrassé Mingrê... ma cousine sur la bouche cinq fois.

– Mon père, je m'accuse d'avoir vu ma cousine presque toute nue une fois.
– Mon père, je m'accuse d'avoir vu ma cousine... Je ne pourrai jamais !
40 C'est inutile !

– Tu es seul au monde, Christian. Tu es le seul être humain du monde. De qui as-tu donc peur ? Mon père, je m'accuse d'avoir eu de mauvaises pensées au sujet de ma cousine treize fois. Vas-y, Christian. Ce n'est que moi. N'aie pas peur. Il n'y a personne.

45 – Mon père, je m'accuse d'avoir eu de mauvaises pensées au sujet de ma cousine treize fois. Tu as raison, Bérénice. Je suis seul. Je ne peux compter sur personne que moi. Si je ne me confesse pas de ces saletés, personne ne le fera à ma place, personne n'ira en enfer à ma place. Mon père, je m'accuse d'avoir reçu la communion en état de péché mortel sept
50 fois... Il ne me donnera jamais l'absolution. Je ne pourrai jamais. C'est inutile.

– Je suis sûre qu'il te donnera l'absolution. N'est-ce pas toi qui m'as dit que le Christ a racheté tous les péchés du monde en mourant sur la croix ?
– Ça n'empêche pas qu'il y en a qui ne reçoivent pas l'absolution.

55 – Christian Einberg, tu m'as dit toi-même que Dieu ne refuse son pardon qu'à ceux qui n'ont pas de repentir. Ce n'est pas ton cas. Tu as tellement de repentir que tu en deviendras fou à la longue. Tu te compliques l'existence à plaisir.

– Tu ne sais pas tout. Je te cache des péchés encore plus écœurants que
60 ceux que je t'ai dits.

– Dis-moi tout, Christian ! Si tu es encore si malheureux, c'est justement parce que tu ne m'as pas tout dit. Vide ton cœur. Donne à petite sœur. Ton cœur sera si léger quand il sera vide. Tu en as trop lourd. Donne à ta petite sœur. Donne. Emplis ses bras inutiles. Je m'assois par terre aux pieds de
65 Christian. Je prends ses jambes dans mes bras, y presse ma tête. Tout à coup je sens mon cœur plein de cynisme. Tout à coup je le sens plein de fraternité, de tendresse, de miséricorde.

– Et puis, Mingrêlie était si belle. À ta place, je serais fier de mon coup, je me vanterais. Je courrais à confesse. Et, au lieu de dire au prêtre : Mon
70 père, je m'accuse... je lui dirais : Mon père, je me félicite... Tu te trouves ignoble. Si tu veux le savoir : je te trouve chanceux. Ce n'est pas donné à n'importe quel garçon de pouvoir embrasser sur la bouche une aussi belle fille que Mingrêlie. Je suis si laide. Ça ne me fait rien. Je n'ai pas besoin d'être belle, je suis ta sœur... Shhhh !... Écoute... Écoute... J'entends des
75 pas... Quelqu'un vient...

Christian entend les pas. Il rougit, devient nerveux, cherche à retirer ses jambes de sous ma tête. Je lui résiste : j'étreins ses jambes avec plus de force,



Ying Chen

Née à Shanghai, Ying Chen arrive à Montréal à 28 ans. Elle a appris le français en Chine pour exercer le métier de traductrice. Elle parle aussi l'anglais, le japonais, le russe, sans oublier le mandarin et le dialecte de sa ville natale. Elle commence à écrire au Québec, s'attachant à perfectionner sa maîtrise du français. L'auteure a déjà signé trois romans : *La Mémoire de l'eau* (1992), *Les Lettres chinoises* (1993) et *L'Ingratitude* (1995) ; ce dernier a été mis en candidature pour le prix Fémina.

Née en 1961

▲ Portrait : Ying Chen ; photo Leméac.

L'Ingratitude — 1995

« On ne vit pas seulement pour soi
et par soi, me disait maman... »

L'Ingratitude met en scène une jeune narratrice, fille unique dominée par sa mère dont elle veut se venger en se détruisant. Juste avant de mourir, elle comprendra finalement qu'on « ne peut se détourner de sa mère sans se détourner de soi-même. » L'extrait qui suit, tiré du début du chapitre 26, se passe avant que la narratrice n'ait pris sa funeste décision.

Je me demandais parfois si je pouvais trouver un compromis entre la vie et la mort. J'avais pensé par exemple quitter la ville et ne plus y revenir. Une disparition inexpliquée ferait aussi mal à maman qu'une mort volontaire. Un espoir jamais assouvi serait plus cruel qu'un désespoir total.

5 Mais serais-je seulement capable de vivre sans elle ? Que deviendrais-je si je n'étais plus sa fille ? Si je déménageais ailleurs, mes nouveaux voisins me demanderaient d'où je venais et pourquoi je ne restais pas dans ma ville. Et mes nouveaux amis voudraient savoir qui étaient mes parents. Ils seraient déconcertés d'entendre dire que je n'avais pas de parents. Tout le monde devait avoir une mère et un père. Il faudrait que je leur parle des miens. On ne pouvait pas venir au monde tout seul. On ne pouvait pas exister sans parents. Une personne sans parent est malheureuse comme un peuple sans histoire. Pour qu'on puisse nous évaluer facilement et puis nous traiter avec justesse, il nous fallait faire la preuve de notre appartenance.

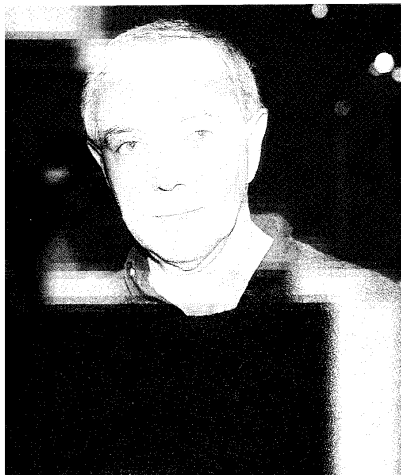
15 On ne vit pas seulement pour soi et par soi, me disait maman. Je t'ai dit et redit qu'il faut en toutes circonstances, penser d'abord aux autres. Te rappelles-tu ce qu'a dit Kong-Zi sur le rapport de l'eau et du bateau ? Le bateau monte quand l'eau monte, le bateau retombe quand l'eau retombe, le bateau se renverse quand l'eau s'emporte, le bateau n'avance pas quand l'eau est morte. As-tu bien compris tout ça ?

Bien sûr, je comprenais. Maman était cette eau toute puissante et j'étais cette esclave de bateau. Je naviguais sur une eau agitée dont je ne pouvais pas tenter de m'éloigner sans risquer de m'y noyer ridiculement. Je ferais mieux d'y rester, essayant d'en étudier les humeurs et de m'y adapter tant bien que mal.

CHEN, Ying, *L'Ingratitude*, Montréal, Leméac, 1995, p. 98-99.

LECTURE MÉTHODIQUE

1. En faisant attention au vocabulaire utilisé ici, montrez que toute relation avec autrui n'est dictée que par des règles.
2. Quelle portée symbolique cette mère pourrait-elle avoir ?



Sergio Kokis

Né à Rio de Janeiro au Brésil, Sergio Kokis fréquente l'École les beaux-arts avant d'entreprendre des études en philosophie. Ayant participé à des mouvements d'opposition à la dictature, il est condamné pour atteinte à la sécurité nationale, mais il réussit à partir pour la France où il obtient une maîtrise en psychologie. Arrivé au Québec en 1969, il travaille d'abord à Gaspé, puis s'installe à Montréal en 1970. Trois ans plus tard, il est reçu docteur en psychologie clinique. Depuis 1975, il exerce sa profession de psychologue à temps partiel, se consacrant aussi à la peinture et à l'écriture. Son premier roman *Le Pavillon des miroirs* paraît en 1994 et reçoit plusieurs prix. Le deuxième, *Negao et Doralice*, sera publié l'année suivante.

Né en 1944

▲ Portrait : Sergio Kokis ; photo Eiffel, Ponopresse Internationale inc.

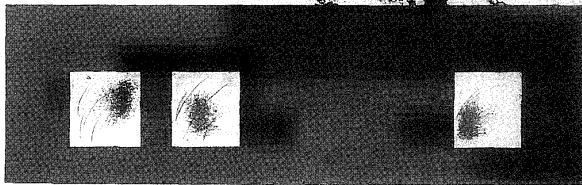
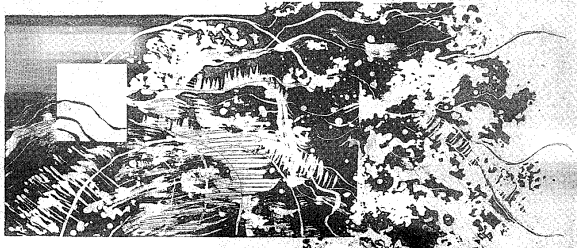
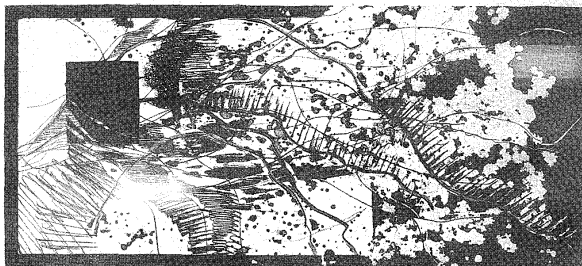
Le Pavillon des miroirs — 1994

« L'étranger les observe pour accepter les lois
de leur fourmière... »

Dans Le Pavillon des miroirs, le narrateur remonte dans son passé brésilien. Toute son enfance s'y déroule dans un univers qui, par sa violence et son étrangeté, n'a rien de commun avec l'univers québécois. La dernière partie du livre nous le montre, nouvel arrivant soumis au choc culturel.

L'étranger arrive dans une ville inconnue. En début d'après-midi, sous un soleil qui lui semble différent, moins brillant. Chaque pays a son propre soleil. Tout l'impressionne, mais il ne regarde pas d'un œil nouveau. Il ne fait que comparer, juger, peser selon les mesures de sa mémoire. Ainsi il ne regarde pas les nombreuses voitures stationnées en rangs uniformes de la même façon que les autres : elles sont neuves, modernes, sans rouille, plus grandes, trop grandes, quelque chose d'exagéré par rapport à ce qu'est pour lui une automobile. Qu'est-ce qu'ils ont à vouloir des autos si lourdes, si voyantes, si désirables ? N'ont-ils pas honte de s'exhiber de la sorte ? Alors, c'est ça, le pays du nord, avec tant de richesse, tant de gaspillage, de pouvoir et de vanité.

Personne ne le regarde. Tous poursuivent leur chemin et le laissent là, à regarder et à juger, tout seul avec son étonnement. Les gens semblent vaquer à leurs occupations, ils ont même l'air de se prendre au sérieux. Ils vont et viennent, affairés comme si cela était nécessaire, et donnent l'impression de dominer leur monde avec un sans-gêne désarmant. Leurs façons sont drôles, et ils s'habillent avec un mauvais goût criard ; il y a même des vestons à carreaux comme dans les pires caricatures de gringos. Puis, il y a quelque chose d'insolite dans cette homogénéité. Ah, ils sont presque tous de la même couleur. C'est ça, il n'y a pas de Noirs... Même le chauffeur de l'autobus est blanc, et si distingué dans ses vêtements propres que le voyageur baisse les yeux en lui adressant la parole. Et si courtois qu'on n'ose pas lui demander de répéter son explication. De toute façon, il parle si vite, avec un accent si drôle, que l'étranger ne comprend rien. Ce regard hautain, c'est aussi ça leur monde.



▲ Chantal Lemay (née en 1959), *Du naturel au construit, conscient des apparences*, 1986 (gravure en creux, eau-forte, aquarelle, gaufrage, 44 x 30 cm : collection particulière).

LECTURE MÉTHODIQUE

1. Étudiez l'importance du regard dans ce passage et expliquez-la.
2. À quels signes voit-on que l'étranger vient du sud ?

VERS LA DISSERTATION

Selon Yannick Gasquy-Resch « la québécoité, faisant référence à une population née au Québec et attachée à un ensemble de valeurs constitutives de son homogénéité, est un concept qui apparaît de plus en plus flou ».

(Yannick Gasquy-Resch, *Littérature du Québec*, Vanves, Edicef, 1994, p. 235.)
Commentez cette affirmation à partir du texte de Kokis et en vous référant aux autres extraits de cette section.

L'étranger les observe pour capter les lois de leur fourmilière, et si attentivement qu'il s'étonne de ne pas être remarqué. Au début, tout est flou, et le temps de se repérer dans l'espace, déjà il a capté un tout petit peu de ce qui l'entoure. Il se fait discret, feignant de ne pas les remarquer, ces autres qui passent plus vite et qui savent où ils vont. Ils ne se soucient pas de lui, et c'est peut-être mieux ainsi, car l'étranger a la nette impression que son regard est indiscret. Il a beau se dire qu'il commence à les comprendre, sa solitude reste entière, puisqu'en fait il ne réussit qu'à mieux s'orienter. Les gens de l'endroit restent distants, dans leur monde, insérés quelque part dans une existence palpable ; tandis que lui, il flotte. Après tout, c'est lui le déplacé, par les autres. Ils ont l'air d'être bien à l'aise tels qu'ils sont, où ils sont. Ils ont de la matière, tandis que l'étranger n'a que mémoire et carence d'attaches. Et puis cette insécurité si grande, qui fait sursauter durant la nuit au moindre cliquetis du chauffage.

KOKIS, Sergio, *Le Pavillon des miroirs*, Montréal, XYZ, 1994, p. 353-354.



Dany Laferrière

Né à Haïti, Dany Laferrière arrive à Montréal en 1978. Auparavant à New York, il était chroniqueur à l'hebdomadaire *Haïti-Observateur*. En 1985, il publie son premier roman, *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*. Ce sera le succès, le roman sera porté à l'écran. D'autres œuvres suivront : *Éroshima* (1987), *L'Odeur du café* (1991), *Le Goût des jeunes filles* (1992), et *Cette grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit ?* (1993). On l'a vu souvent à la télévision puisqu'il fut de l'émission culturelle de Radio-Canada *La Bande des six*.

Né en 1953

▲ Portrait : Dany Laferrière, photographié par Josée Lambert.

Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer – 1985

« Du point de vue humain, le Nègre et la Blanche n'existent pas... »

Dans ce roman, deux jeunes Noirs habitent un minable logement du square Saint-Louis. L'un écoute du jazz toute la journée, l'autre s'intéresse à la littérature ; ils ont tous deux la passion des filles. Le récit que fait de leurs aventures le passionné de littérature deviendra un roman à succès ; cela lui vaut d'être invité à des émissions culturelles...

Je suis maintenant à Radio-Canada, dans la salle d'enregistrement de l'émission *Noir sur Blanc*.

Miz Bombardier, faisant face à la caméra, commence l'émission : « Le roman que vous lirez cette saison s'appelle : *Paradis du Dragueur Nègre*. Il a été écrit par un jeune écrivain noir de Montréal. C'est son premier roman. Il a été chaleureusement accueilli par la critique. Jean Éthier-Blais affirme n'avoir rien lu d'aussi fort depuis longtemps. Réginald Martel y voit le signal d'un mouvement vers de nouvelles formes littéraires. Gilles Marcotte parle de « filtre de lucidité à travers lequel la violence et l'érotisme le plus cru acquièrent de la pureté ». Un professeur d'un Collège de Montréal l'a recommandé à ses étudiantes dans le cadre de son cours *Racisme et société*. David Fennario le traduit actuellement en anglais, et compte en tirer une pièce : *Negroville*. »

Miz Bombardier se tourne maintenant vers moi : « J'ai lu votre livre, j'ai bien ri, mais vous n'aimez pas les femmes, m'a-t-il semblé ? »

R. : Les nègres aussi.

Miz B. sourit. J'avais gagné la première manche.

Q. : Mais encore...

R. : Je dis que quand on commence à déballer les fantômes, chacun en prend pour son compte. Je vous fais remarquer qu'il n'y a pratiquement pas de femmes dans ce roman. Mais des types. Il y a des Nègres et des Blanches. Du point de vue humain, le Nègre et la Blanche n'existent pas. D'ailleurs Chester Himes dit que ces deux-là sont une invention de l'Amérique au même titre que le hamburger et la moutarde sèche. J'en donne, ici, une version disons... personnelle.

Q. : Tout à fait personnelle. J'ai lu votre roman. Ça se passe au Carré Saint-Louis. C'est, brièvement, l'histoire de deux jeunes Noirs qui passent un été chaud à draguer les filles et à se plaindre. L'un est amoureux de jazz et l'autre de littérature. L'un dort à longueur de journée ou écoute
30 du jazz en récitant le Coran, l'autre écrit un roman sur ce qu'ils vivent ensemble.

R. : C'est exact.

Q. : Je voudrais vous demander quelque chose...

R. : Allez-y.

35 Q. : Est-ce vrai ?

R. : Quoi ?

Q. : Est-ce que tout cela vous est vraiment arrivé ? Je vous demande ça parce que dans la réalité, vous habitez encore au même endroit au Carré Saint-Louis, vous avez un ami chez vous et vous êtes écrivain comme votre
40 narrateur.

R. : Ce n'est que pure coïncidence.

LAFERRIÈRE, Dany, *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*,
Montréal, ©VLB, 1985, p. 144-145.

LECTURE MÉTHODIQUE

1. L'auteur a recours à de nombreux procédés pour faire rire ses lecteurs. Nommez-les.
2. Sous des dehors facétieux, ce texte ne cache-t-il pas une réflexion sur la littérature ?